

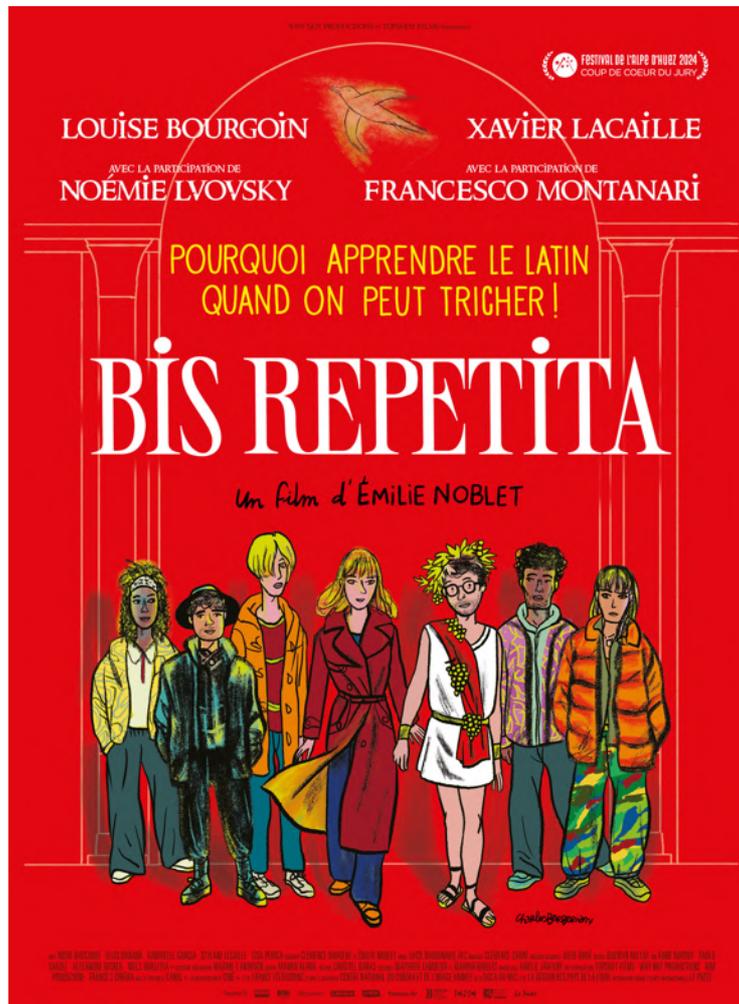
Compte rendu

***Bis repetita* d'Émilie Noblet (réal.)**

Sur un scénario original de Clémence Dargent et Émilie Noblet.

Sortie au cinéma en mars 2024 ; sortie DVD & Blu-ray, et plateformes numériques en juillet 2024.

Attention : cet article, constituant une longue analyse du film, dévoile forcément des éléments de l'intrigue. Il est donc conseillé de ne le lire qu'après avoir visionné l'œuvre, pour que le plaisir de la découverte de l'intrigue ne soit pas gâché.



Voici le résumé que l'on trouve dans le dossier de presse :

« Delphine, prof de lettres désabusée, a un deal bien rodé avec ses élèves : ils lui fichent une paix royale, elle leur distribue des 19/20. Mais la combine se retourne contre elle quand ses excellents résultats (fictifs) propulsent sa classe au championnat du monde de latin, à Naples. Comble du cauchemar, c'est le neveu très zélé de la Provisseure, qui est choisi comme accompagnateur. Pour sauver l'option latin, et surtout sa situation confortable, Delphine ne voit qu'une solution : tricher ! »

Le titre du film fait bien sûr allusion au proverbe latin *Bis repetita placent*, inspiré d'un passage de l'*Art poétique* d'Horace, un aphorisme si célèbre que même César, dans *Astérix t. 11. Le Bouclier arverne*, est obligé de dire « Ah non ! Bis repetita ne placent pas toujours ! On ne va pas remettre ça tout le temps ! », alors qu'il s'apprête à être encore une fois ridiculisé par les Gaulois. On a donc une expression latine considérée comme une base culturelle présumée connue du public francophone. Le titre retenu instaure d'emblée une connivence avec un public qui saurait spontanément compléter le proverbe, et annonce en même temps la couleur : le latin est au cœur du film, reste à savoir sous quelle forme et par quel biais. En outre, pourquoi avoir choisi précisément cette expression latine ? La réalisatrice l'explique dans le dossier de presse :

C'est une idée de Clémence. C'est celle de la deuxième chance, et de la répétition indispensable à la pédagogie. Rodolphe peut être agaçant à force de chanter, mais il sait aussi que ses élèves vont en retenir quelque chose.

Et s'il est un verbe (avec « partager » et « expliquer ») qui correspond bien au métier d'enseignant, c'est sans conteste celui de « répéter »... et le plus souvent, au-delà de *bis* !

L'illustration de l'affiche, assurée par le célèbre auteur des bandes dessinées Charles Berberian (*Le Journal d'Henriette, Monsieur Jean, Une éducation orientale...*), montre un groupe d'adolescents aux profils variés avec, au premier plan, ce qui pourrait être pris d'abord pour un couple mais qui, quand on regarde plus attentivement, n'en est pas (encore) un : on constate en effet que la jeune femme et le jeune homme ne se tiennent pas du tout par la main, leurs bras sont en décalage, comme le sont leurs vêtements (avec ce déguisement de Bacchus) et comme le sera cette comédie romantique.

La phrase en jaune qui surplombe le titre pose une question majeure : « Pourquoi apprendre le latin quand on peut tricher ! » ; sur l'affiche, ce n'est pas une question mais un constat, comme une évidence impossible à remettre en cause. C'est en réalité une vraie question qui peut trouver des variantes en jouant sur les deux sens d'apprendre : du point de vue de l'élève, pourquoi faire l'effort d'apprendre à l'école (quelle que soit la matière) quand on peut arriver directement au résultat attendu ? est-ce l'arrivée qui compte ou le chemin ? pourquoi s'engager à lire en entier un livre pour chercher à se faire une opinion et pour trouver peut-être par soi-même une réponse, au prix de quelques heures de temps « perdu », si Google peut nous donner en moins d'une seconde un fragment « utilisable » et « partageable » ? et pourquoi s'engager dans l'apprentissage progressif et exigeant des langues anciennes si on y voit juste des « langues mortes » qui ne « servent » à rien ? Et pour l'enseignant, pourquoi déployer tant d'énergie pour enseigner, pour transmettre des connaissances ambitieuses, quand il pourrait se contenter de faire semblant de faire cours sans s'engager corps et âme dans un combat pour être à tout prix le maillon fort qui assure la pérennité des langues, cultures et civilisations latines et grecques auxquelles nous sommes si attachés ? Gageons que l'exclamation est d'abord massivement interprétée comme une situation se rapportant exclusivement aux élèves. Et pourtant...

L'affiche lance en effet une piste qui ne sera qu'en partie conforme aux attentes car, dès la première séquence dans une « vraie » classe, celle de Delphine, la situation n'est pas tout à fait celle que les spectateurs s'attendaient à voir : il ne s'agit pas de nous montrer des élèves qui trichent... mais leur professeur elle-même, qui fait semblant de faire cours ! Et c'est elle aussi qui leur dira en Italie que la seule chose à faire, c'est de tricher pour réussir à gagner les *Ludi Latini* (**Fig. 1**).

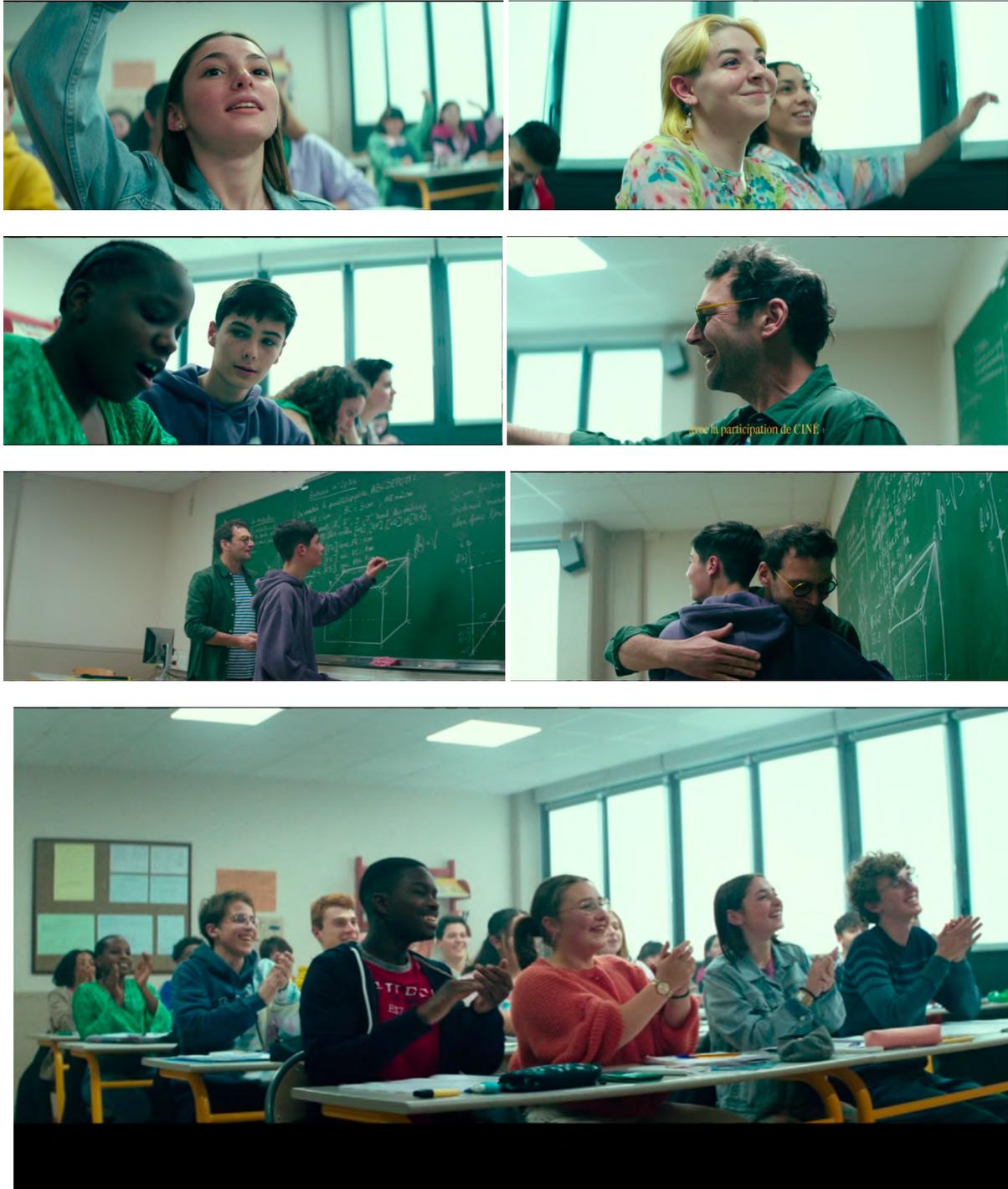


Figure 1 : réaction des élèves (incrédules puis choqués) lorsque Delphine annonce sans sourciller que la seule chose à faire pour gagner les *Ludi Latini*, c'est tricher.

La tricheuse ultime, avec les autres et avec elle-même, dans cette histoire, c'est Delphine Fiat, professeur de Lettres Classiques¹. Elle n'a rien à voir avec le prof idéal toujours souriant et passionné du pré-générique qui ouvre le film – dont la bande-son était constituée de l'intégralité de la chanson « *What a Wonderful World* »² de Louis Armstrong, sans aucune parole ni son diégétique – et ses rares élèves n'ont rien à voir non plus avec ceux de cette parodie utopique de classe : quand les premiers (Fig. 2-8), qui remplissaient la salle de classe, étaient sages, attentifs, appliqués, volontaires pour travailler, participer et s'entraider, tous enthousiastes y compris pour passer au tableau, les seconds se comptent sur les doigts d'une seule main, sont respectivement nuls en orthographe et soporifiques à l'oral, cancre et experts en lancer de boulettes de papier, endormis sur la table, intéressés juste par l'idée de regarder un film ou absorbés par le contenu de leurs réseaux sociaux à suivre ou à alimenter (Fig. 9-15). Quant à la prof, elle est occupée à passer des commandes en ligne pour des achats personnels en maintenant les apparences : elle a astucieusement découpé en profondeur un cahier pour y cacher sa tablette (Fig. 16) ; elle semble donc prendre des notes sur l'exposé de l'élève, tout en faisant autre chose : à ce niveau-là de triche, c'est du grand art et elle bat à plate couture ses élèves (Ismaël préparant ultérieurement ses anti-sèches pour l'épreuve de maths du cours suivant est un petit joueur en comparaison...). Les deux séquences sont volontairement opposées et le sont même brutalement par un *cut* pour le son comme pour l'image, comme pour dire aux spectateurs : « Ohé, réveillez-vous, là ! C'est fini de rêver ! Une salle de classe dans la réalité, ça ne ressemble pas du tout à ce que vous venez de voir mais à ce que vous allez voir maintenant ! ».

¹ Elle porte donc un prénom d'origine grecque et un nom de famille d'origine latine : « Qu'elle s'accomplisse ! », un souhait qui sera réalisé à la fin de l'histoire, avec la transformation de Delphine.

² On notera bien sûr toute l'ironie du choix de la chanson de 1967 de Bob Thiele et George David Weiss, tant par son titre que par ses paroles qui évoquent une sorte de paradis absolu. Mais l'on n'oubliera pas que cette célèbre chanson est déjà utilisée dans le film *Good Morning, Vietnam* (1987) de Barry Levinson, pour créer une forte opposition avec les images atroces de guerre qui sont diffusées en même temps. Dans *Bis repetita*, c'est bien sûr moins violent et l'opposition se fait dans la succession des deux séquences en classe car il y a adéquation entre les images d'une classe idyllique et les paroles chantées par « Satchmo ».



Figures 2 à 8 : la classe idéale, celle qui n'existe que dans les rêves...



Figures 9 à 15 : la classe de latinistes de Delphine. À la rencontre d'Alban, Ismaël, Gabin, Ilona et Stéphanie.

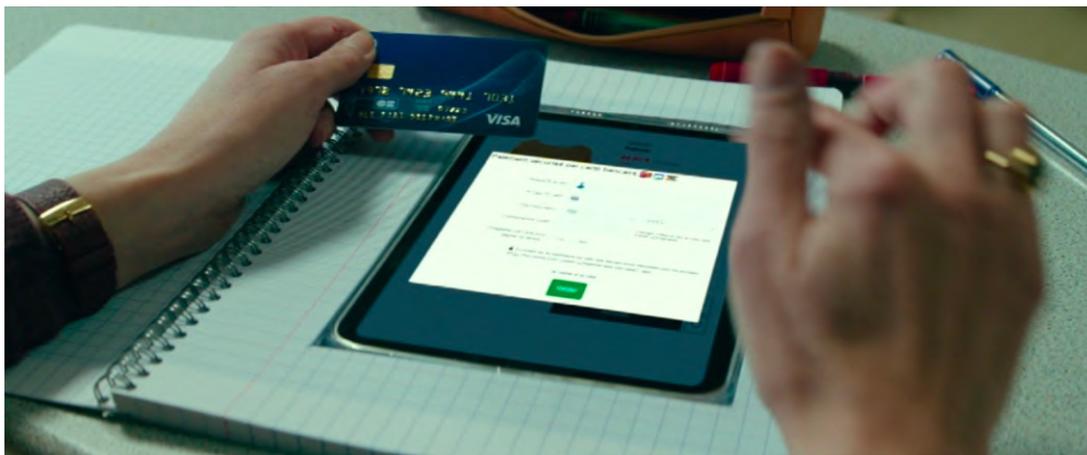


Figure 16 : l'art de la triche de Delphine.

On pourrait alors penser de prime abord que la réalisatrice Émilie Noblet (dont c'est le premier long métrage comme réalisatrice et également coscénariste avec Clémence Dargent puisqu'elle était auparavant cheffe opératrice) a un compte à régler avec l'école en général et le latin en particulier, pour choisir comme personnage principal une prof désabusée qui a baissé les bras et semble là juste pour faire acte de présence en tant que fonctionnaire et incarner le cliché du professeur toujours en vacances. Il n'en est rien. La réalisatrice pose au contraire un regard affectueux sur ses personnages et le film montrera petit à petit pourquoi le personnage de la prof de latin en est arrivé à cet état de désillusion sur lequel s'est ouvert le film et les spectateurs apprendront à voir dans les élèves autre chose que les idées préconçues qu'ils avaient pu se faire durant les quelques minutes de la première séquence dans la classe de latin de l'héroïne... qui a en fait tout de l'anti-héroïne : par son cynisme et sa désillusion, elle apparaît alors comme le reflet diabolique dans un miroir que tout professeur impliqué ne veut ni être, quand il commence, ni devenir au fil des années.

Des professeurs de Lettres au cinéma, il y en a déjà eu mais généralement de Lettres Modernes (et surtout des hommes). Ainsi, Patrick Bruel dans la comédie P.R.O.F.S. de Patrick Schulmann (1985, sur scénario de Didier Dolna, qui était alors professeur de Lettres), François Bégaudeau dans l'adaptation de son livre *Entre les murs* par Laurent Cantet en 2008 (palme d'or à Cannes), où l'auteur jouait dans cette fiction un rôle dont il était assez proche finalement puisqu'il avait commencé comme professeur de Lettres modernes ; ou encore Denis Podalydès dans *Les Grands Esprits* d'Olivier Ayache-Vidal en 2017³. Les deux derniers films se

³ Le personnage se présente juste comme professeur de Lettres, sans préciser Modernes ou Classiques et on le voit assurer exclusivement des cours de français lorsqu'il passe du lycée Henri IV à au collège Barbara de Stains (dans le cadre d'une expérimentation ministérielle, il est en effet envoyé pour une année scolaire dans un établissement difficile, en tant que professeur expérimenté, et il doit faire un rapport permettant de décider si une réforme doit être engagée pour généraliser les mutations sur ce principe). Toutefois, c'est forcément un enseignant de Lettres Classiques car c'est sur un extrait du *Satiricon* d'1 min que s'ouvre la série : on entend d'abord la voix qui le lit (et en grande partie le récite : le professeur connaît manifestement le texte de Pétrone par cœur) avant d'avoir la source visuelle de la voix off. Il dicte (à une vitesse assez rapide et sans répéter) la version que ses excellents lycéens (dans une classe très fournie et attentive) devront faire pour le lendemain. Il passe ensuite au cours de français en leur rendant des dissertations notées très sévèrement (donc on n'assiste à aucun cours de latin de toute la durée du film : le latin semble implicitement réservé à cette élite...). Il s'agit du discours de Phileros, qui a lieu durant la *Cena Trimalchionis* ; il y a une coupe entre les deux passages (43.1-3 puis 43.7.1).

« *Vivorum meminerimus. Ille habet, quod sibi debebatur : honeste uixit, honeste obiit. Quid habet quod queratur ? Ab asse creuit et paratus fuit quadrantem de stercore mordicus tollere. Itaque creuit, quicquid creuit, tamquam fauus. Puto mehercules illum reliquisse solida centum, et omnia in nummis habuit. De re tamen ego uerum dicam, qui linguam caninam comedi : durae buccae fuit, linguosus,*

déroulaient dans des établissements difficiles, du type « collège de la banlieue parisienne en REP+ », et constituaient deux fictions avec une approche qui se voulait assez réaliste voire assez proche du documentaire pour le film de Cantet, qui se focalise davantage sur les problèmes du cadre éducatif nécessaire aux élèves.

Qu'un film grand public soit centré sur un professeur de Lettres Classiques (et une femme), c'est déjà bien plus rare : nous avons certes Sophie Marceau dans *L'Étudiante* de Claude Pinoteau (1988), mais comme le titre l'indique, même si le personnage de Valentine est montré en partie déjà comme enseignante dans une « boîte à bac » de la fin des années 80, elle est surtout perçue encore comme « étudiante » en tant qu'agrégative, et pas pleinement comme professeur⁴. Et lorsqu'elle est présentée en situation d'enseignement, c'est dans le cadre d'un cours de français et ni le scénario ni la réalisation ne s'attardent alors sur les élèves⁵. Dans *Bis repetita*, on a en revanche non seulement le personnage principal féminin (Delphine Fiat, jouée par Louise Bourgoïn) qui est enseignante de Lettres Classiques, mais le personnage principal masculin (Rodolphe Cagnat, joué par Xavier Lecaille) qui est doctorant en langues anciennes et qui fait sa thèse sur l'enseignement du latin et sur les méthodes qui pourraient être appliquées actuellement pour que tous les élèves puissent bénéficier des apports linguistiques et culturels des langues anciennes. C'est déjà une approche inédite : on sort des clichés associés au professeur de lettres classiques (forcément un homme, assez âgé, sévère, en costume et sans doute avec une moustache, qui fait constamment faire des versions et apprendre par cœur des tableaux de déclinaison et de conjugaison). Mais le film ne s'arrête pas là : sont constamment à l'écran aussi les cinq élèves latinistes au cœur du scénario justement parce qu'ils sont latinistes. L'histoire de Delphine, sans eux, n'existe pas.

Le professeur de Lettres Classiques n'est alors pas réduit à sa casquette de professeur de français mais montré par ce qui fait sa spécificité : son rapport aux langues anciennes (même s'il est limité, dans le film, au latin et que la question du grec n'est pas du tout mentionnée) et plus précisément à l'enseignement du latin en lycée. On y retrouve le contexte de pression constante sur l'option et sur celui ou celle qui la porte, parfois au péril de sa santé physique et mentale : entre effectifs en interne, concurrence avec le privé, « utilité » à court ou long terme

discordia, non homo. [...] Tamen uerum quod frunitus est, quam diu uixit... <datum est> cui datum est, non cui destinatum. [...] »

« Occupons-nous des vivants. Il a ce qu'il méritait : il a bien vécu, il a bien fini. De quoi se plaint-il ? Il est parti d'un as, et il aurait été prêt à mordre dans de la merde pour y ramasser un quart d'as. C'est pourquoi il a grandi, autant qu'il a grandi, comme un gâteau de miel. Par Hercule, je crois bien qu'il en a laissé une bonne centaine de mille, et tout en espèces sonnantes. Mais, à dire vrai – car j'ai mangé de la langue de chien – c'était une méchante langue, un bavard impénitent : la discorde en personne, pas un homme. [...] Enfin, il est vrai qu'il a bien profité, aussi longtemps qu'il a vécu... L'argent sert à celui qui l'attrape, non à celui à qui il était destiné. [...] » (Trad. Géraldine Puccini, Arléa, 1995, p. 69-70).

Hormis pour *frunitus* où l'on entend plutôt quelque chose comme **fruitus*, le texte latin est très correctement lu par Denis Podalydès (qui a forcément été latiniste dans ses années de prépa littéraire au lycée Fénelon), avec conviction, donnant sens au texte. On notera l'ajout, dans la lecture que fait le personnage, de la répétition *datum est* (que nous mettons entre chevrons), comme suggéré dans l'apparat critique pour que la phrase incomplète dans le manuscrit fasse sens.

⁴ Difficile que le grand public oublie en Sophie Marceau la jeune « Vic », collégienne puis lycéenne de *La Boum 1 & 2* : lui donner directement et pleinement le statut de professeur aurait sans doute été perçu comme un hiatus étrange par les spectateurs.

⁵ On a seulement deux scènes très courtes en classe, sans aucune interaction avec les élèves (elle récupère durant quelques secondes des dissertations dans la première, elle leur fait faire une dictée sur du Zola dans la seconde). Les élèves n'ont aucun rôle dans le film et Valentine pourrait être professeur de n'importe quelle autre matière, cela n'aurait aucune incidence sur le scénario. C'est radicalement différent dans *Bis repetita* : les élèves y ont un rôle majeur et le fait que Delphine soit professeur de Lettres Classiques – et pas d'autre chose – est un élément essentiel au scénario, c'est même l'élément moteur.

y compris dans l'optique du baccalauréat et de « Parcoursup »⁶, soutien ou bâtons dans les roues de la hiérarchie⁷, essor de la judiciarisation, remise en cause du latin à l'aune d'une réinterprétation moderne de l'impérialisme romain⁸, ou encore questionnement pédagogique sur la limite à poser au « ludique » (qui permet certes de recruter et de maintenir des effectifs évitant des fermetures ou des regroupements mais qui ne doit pas balayer la nécessité de l'apprentissage de la grammaire et de la découverte des textes d'auteurs)⁹. Dans une moindre mesure, on trouve aussi pour l'enseignant la gestion de la déception des élèves lorsqu'un voyage à l'étranger n'englobe pas tous les lieux qui incarnent, à leurs yeux, le pays¹⁰ (**Fig. 17**).



Figure 17 : le voyage scolaire et ses désillusions : le Vésuve n'est pas la tour de Pise.

Comme la réalisatrice le dit dans l'un des entretiens présents dans le DVD, la situation du latin est là pour évoquer aussi celle de l'Éducation Nationale dans son ensemble et même celle des autres services publics. On sent bien dans la discussion avec la Provisseure, même si c'est sur le ton de la comédie, combien nos enseignements sont plus ou moins menacés selon l'établissement, lorsque Christine explique à une Delphine dépitée combien le prestige de ce

⁶ L'éternelle discussion sur « À quoi ça sert ? » et la variante « Qu'est-ce que ça rapporte dans la moyenne ? » trouvent bien leur place attendue dans ces fausses scènes de classe. Ainsi, pour la première :

ISMAËL.- Mais ça va nous servir à quoi, en vrai, les déclinaisons... ?

DELPHINE.- À rien ! Mais je te rassure, le théorème de Thalès non plus !...

⁷ Les scénaristes font le choix de mettre en scène une Provisseure (jouée par Noémie Lvovsky) qui se bat pour faire vivre le latin dans son établissement, soutient son enseignante (bon, certes, elle ferait mieux de lui faire un peu moins confiance...), engage son établissement dans des projets et maintient une situation de dialogue avec l'Inspection d'Académie.

⁸ Comme on le voit dans cet échange, de la première séquence de cours, entre Delphine et l'une de ses latinistes :

ILONA.- De toute façon, le latin, c'est une langue impérialiste.

DELPHINE.- Et l'anglais, c'est pas une langue impérialiste ?

ILONA.- Si. C'est pour ça qu'il faut apprendre le japonais.

⁹ Le problème du placement des heures dans les emplois du temps et celui des regroupements éventuels de niveaux ne sont pas abordés dans le film.

¹⁰ Ainsi en est-il de Gabin, qui va pour la première fois en Italie, comme ses camarades, mais pour qui l'Italie, c'est avant tout la tour de Pise. Alors que Rodolphe lui montre au loin le Vésuve, puisqu'ils arrivent à Naples, il demande quand ils verront la tour de Pise, l'expression dans son ensemble désignant pour lui le célèbre bâtiment penché, indépendamment de toute localisation sur une carte ou comme s'il y en avait dans toute ville d'Italie. Il est donc très déçu. Plus tard, à Pompéi, alors que Rodolphe essaie de faire deviner le mot « aqueduc » aux élèves, il demande à Ilona si elle a déjà vu un aqueduc. L'adolescente répond que non et un camarade assène sur un ton moqueur une vérité qui fait mal mais qui est aussi conforme à une situation banale en classe, selon les milieux socio-culturels de l'établissement : « Elle est jamais sortie d'Angers ! »

concours, s'il était remporté, serait un levier important pour éviter une fermeture de l'option (Fig. 18-21). Et le film présente un personnage de Proviseur enthousiaste à l'excès, pas du tout hypocrite, en qui Delphine peut avoir confiance (au point d'en abuser d'ailleurs et de la mener allégrement en bateau).

CHRISTINE.- (*épluchant sa pomme*) Il faut que vos élèves soient brillants à ce concours... Je suis très très inquiète pour le maintien de l'option latin l'année prochaine. Jusqu'ici, j'ai réussi par miracle à convaincre l'Inspecteur académique mais là... c'est chaud... c'est chaud patate... Si on fait rien, j'ai peur que ce soit *dead*.

DELPHINE.- (*avec un air inquiet*) Comment ça « *dead* » ?

CHRISTINE.- (*mangeant sa pomme*) En deux ans, l'option latin a perdu 14 élèves. Ça fait 7 par an. À ce rythme-là, l'année prochaine... je vous laisse faire le calcul... Cinq moins sept... (*elle attend la réponse à sa soustraction qui ne vient pas*) Delphine, je vous ai toujours soutenue. Toujours. Parce que je sais que l'option latin est le meilleur atout de notre établissement... et qu'en face (*énervée*) il y a le lycée privé catholique qui siphonne nos meilleurs élèves. Tous les ans. Tchac (*en faisant un geste de coupe de la main*). Si votre classe gagne les *Ludi Latini*, on est sauvés... Votre option est sauvée.

DELPHINE.- (*incrédule devant le mot « gagner » qu'elle a entendu, alors que déjà participer c'était dur...*) Ah... le gagner !!??

CHRISTINE.- (*tout en crachouillant un peu sa pomme...*) Vous êtes une prof exceptionnelle ! Grâce à vous, on a la meilleure moyenne de latin de tous les lycées de France ! C'est vous, ça ! C'est vous !

Et voilà comment sa tricherie depuis des années se retourne contre Delphine (Fig. 22).



Figures 18-19 : les réactions de Delphine en entendant la sélection de sa classe aux *Ludi Latini*.



Figure 20-21 : fierté et enthousiasme de Christine, la Proviseure, avec la sélection aux *Ludi Latini* mais inquiétude pour l'option latin.

Élève	Moyenne	1	1	1
CASSEUS Iménil	19,00	19,00	19,00	19,00
FAURE PÉREZ Iona	19,00	19,00	19,00	19,00
MORETTI Stéphanie	19,00	19,00	19,00	19,00
ROCHE Alban	19,00	19,00	19,00	19,00
VIDAL Gabin	19,00	19,00	19,00	19,00
Moy. de la classe	19,00	19,00	19,00	19,00

Figure 22 : Delphine, meilleure prof de latin de France, du moins d'après ce qu'elle rentre dans Pronote...

Quel est le rapport de la réalisatrice-scénariste et des acteurs principaux avec le latin ? Loin d'être conflictuel, il a pour Émilie Noblet une valeur affective puisque sa grand-mère était professeur de Lettres Classiques, comme elle le raconte dans le dossier de presse

Ma grand-mère enseignait le français et le latin, ce qui m'a permis de m'y intéresser très jeune, notamment par le biais de la mythologie. Puis, j'ai suivi un parcours littéraire classique et étudié le latin jusqu'en prépa Lettres. J'ai tout oublié, mais la manière merveilleuse dont mon prof savait transmettre l'histoire de l'Antiquité m'a marquée au point d'avoir eu envie de raconter des histoires à mon tour.

Il en est de même pour sa co-scénariste Clémence Dargent, comme elle l'explique dans l'un des bonus du DVD :

Bis repetita, c'était mon scénario de travail de fin d'études quand j'étais en master en 2012¹¹. Donc il y a un petit moment déjà que je l'ai écrit parce que ma mère est prof de latin et donc elle me parlait souvent de sa problématique d'être professeur aujourd'hui et d'intéresser des élèves à une langue morte. Et moi j'ai aussi fait pas mal de voyages scolaires. Comme on le sait tous, les cours de latin mènent à Rome et ça m'a beaucoup marquée [...].

Ce qui importe bien sûr, c'est effectivement avant tout le rapport des scénaristes au latin puisque c'est autour d'un concours de latin international, se déroulant en Italie, que l'essentiel de l'intrigue concernant l'enseignante de latin, ses latinistes et le doctorant va se dérouler. Toujours dans le dossier de presse, Émilie Noblet explique comment a été modifié le scénario, passant d'une comédie scolaire à une comédie romantique ;

Clémence [Dargent] avait eu vent de ce concours de latin, qui existe bel et bien – notre consultant latiniste sur le plateau [André Bayrou¹²], d'ailleurs, l'avait remporté. Elle avait imaginé une histoire autour d'un voyage d'une prof avec ses élèves pour y participer. À cette époque, je déménageais en Italie et nous nous sommes mises à travailler ensemble. J'ai apporté le nouveau personnage de Rodolphe, ce jeune thésard¹³ tout feu tout flamme, en opposition à celui de Delphine. Clémence a aussi des profs de latin parmi ses proches ; nous nous sommes retrouvées sur ce projet de manière assez évidente. Nous aimons toutes les deux la comédie, mais désirions écrire un film sans genre défini, où puissent se mêler la *rom com*¹⁴ et la comédie de profs, un film qui nous ressemble aussi d'un point de vue féministe. Nous souhaitions jouer avec le cliché de la fonctionnaire payée à ne rien faire, mais pour imaginer un personnage d'enseignante inattendue, irrévérencieuse et attachante à la fois, dont le point d'arrivée ne soit pas entièrement dépendant de sa relation à un homme. [...] Cette langue morte à laquelle on redonne un peu de vie par le biais de ce concours est un peu comme Delphine, qui s'est éteinte et a besoin d'un élan nouveau. Il y avait aussi une envie de briser le côté élitiste du latin et de dire, en filigrane et de manière plus vaste, que le véritable apprentissage se fait pour la vie.

Qu'en est-il du côté des acteurs ? Louise Bourgoïn, fille d'une prof de Lettres et d'un prof de philo, a bien fait du latin mais, selon une anecdote qu'elle met logiquement en avant dans la promo du film (aussi bien le dossier de presse que les bonus du DVD), elle excellait surtout dans l'art de la triche :

Ma mère est professeure agrégée de lettres, elle souhaitait donc que je fasse du latin pour être dans une bonne classe. Or, nous étions tous mauvais et je passais plus de temps à préparer mes antisèches qu'à étudier le latin. Jusqu'au jour où, ayant planqué ma gruge derrière un radiateur, ma main est restée bloquée à l'intérieur en l'attrapant...

¹¹ Il s'agissait du Master « Scénario et écritures audiovisuelles » de l'université Paris Nanterre.

¹² André Bayrou, trésorier de l'ARELAD, a aussi traduit en latin la chanson de Céline Dion « Pour que tu m'aimes encore » pour le film, sous le titre « *Vt adhuc me ames* ».

¹³ Dans le scénario initial, il s'agissait d'un vieux thésard : il a été rajeuni. Et les élèves, initialement prévus comme des collégiens, sont finalement devenus des lycéens, une fois le casting effectué et après volonté de la réalisatrice de pouvoir s'appuyer sur des adolescents un peu plus âgés pour intégrer une plus grande capacité de réflexion.

¹⁴ *Rom com* : « comédie romantique ».

Comme Delphine, elle s'est donc trouvée bien attrapée d'avoir choisi de tricher. Elle raconte également dans l'un des bonus du DVD que même si elle n'était pas bonne en latin, elle a été marquée par le fait d'avoir appris « Bouge de là » de MC Solaar en latin avec une enseignante qualifiée de précurseur. Ne pas (ou plutôt ne plus) être latiniste donc ne pas comprendre réellement les phrases prononcées en latin était une difficulté pour les acteurs, comme l'explique Louise Bourgoïn à nouveau dans le dossier de presse, mais finalement comme pour les élèves de la fiction audiovisuelle, on peut considérer qu'elle a progressé !

Il est très difficile d'apprendre une langue qu'on ne comprend pas, on s'y prend de manière phonétique. Mais je suis fière d'avoir été capable de déclamer du Catulle !

Xavier Lacaille, quant à lui, est loin de l'image de premier de la classe associée au thésard qu'il interprète, comme il l'avoue dans le dossier de presse :

J'étais très mauvais à l'école en général et en latin en particulier. En outre, notre prof n'avait aucune autorité. J'ai lâché l'affaire en quatrième. Une catastrophe.

L'actrice et la réalisatrice ont elles-mêmes appliqué finalement le principe d'immersion du personnage de Rodolphe puisqu'elles ont assisté pendant une semaine, en amont du tournage, à des cours de latin en seconde, première et terminale dans un lycée au Blanc-Mesnil « avec un prof vraiment exceptionnel », selon les propos d'Émilie Noblet, qui indique que les scénaristes et dialoguistes y ont aussi puisé des répliques correspondant réellement à des réactions d'adolescents qui suivent un cours de latin en lycée¹⁵, ou à des remarques de professeurs, comme celle que raconte Louise Bourgoïn (qui a failli être professeur d'arts plastiques mais a finalement renoncé à l'enseignement après les stages), dans le dossier de presse (et l'anecdote est en partie reprise dans un bonus du DVD) :

Le niveau des élèves n'était pas formidable, mais tous participaient beaucoup. Lorsqu'ils répondaient aux questions – au hasard, de toute évidence – leur prof avait l'élégance de leur demander : “Est-ce quelque chose que tu as lu ou est-ce ton intuition linguistique?”. Nous avons gardé cette formulation dans les dialogues du film tant elle nous a plu.

Dans le film, c'est utilisé dans un moment comique, lors de la visite de Pompéi, après une première discussion autour d'un pénis gravé (**Fig. 23**) : la leçon de Rodolphe va se terminer en analyse de la composition et de l'étymologie du mot *cunnilingus*, suscitant alors à la fois l'attention soutenue et la participation des élèves...

¹⁵ Il y a fort à parier que le moment où, lors de l'épreuve d'identification des formes nominales par équipe, Stéphanie crie « Ablatif absolu ! » comme la réponse miracle qui ne peut qu'être celle à la (à toute ?) question posée, soit le fruit ou bien de cette observation en classe, ou bien d'une suggestion du collègue consultant, tellement elle sonne juste pour tout enseignant de latin (mais elle ne peut pas faire rire un non-latiniste, c'est une blague clivante !). En effet, après « *Aquis* », « *Reges* » et « *Corpore* », qui ont produit un carnage pour les élèves français qui n'ont pas su donner une seule fois ni le cas ni le nombre ni l'entrée de dictionnaire ni le genre ni le type de déclinaison du mot, est énoncé par le responsable du concours, Vittorio Mazzola, le mot « *Exercitationis* ». Stéphanie tente donc immédiatement le tout pour le tout, appuie sur le buzzer et se précipite pour donner la seule donnée linguistique qu'elle semble avoir retenue de tous ses cours de latin : « Ablatif absolu ! ». Cela n'a bien sûr aucun sens, vu la forme, de répondre cela (il y a un seul mot et il est au génitif...). Mais pour un professeur de latin, c'est tellement représentatif du grand nombre de situations où les élèves vont répondre cela par automatisme, par évaluation de haute probabilité, dirons-nous (car c'est vrai qu'on en trouve beaucoup par page de Budé, même si cela dépend des auteurs et des textes), ou au hasard, car ils en sont à l'étape où ils ont bien déjà compris que l'ablatif absolu est un phénomène linguistique important et fréquent en latin... mais ne savent pas vraiment le repérer avec certitude (mais ils tentent quand même... on ne sait jamais : sur un malentendu, ça peut marcher...).



Figure 23 : l'un des nombreux phallus de Pompéi, objet d'étonnement des élèves.

Revenons sur le lieu précis où se déroule le concours : la Villa Campolieto (**Fig. 24-29**) permet de placer entre chaque épreuve des séquences de visite où les élèves sont avec Delphine et Rodolphe seuls à Pompéi (quelle chance pour tous les acteurs de bénéficier du site sans les touristes !) et où ils apprennent aussi bien la langue que la civilisation. Émilie Noblet explique ainsi dans le dossier de presse :

On a choisi de situer le film à Naples, car nous voulions absolument tourner à Pompéi. Cet endroit a été un choc esthétique immense pour moi. Lorsque je vivais à Rome, mes voisins napolitains m'ont fait découvrir la Villa Campolieto à Ercolano, où nous avons eu la chance de pouvoir tourner. Elle comporte un aspect baroque et fait, en effet, penser à *Harry Potter*. Cela m'amusait d'accentuer le côté très mis en scène et pompeux de ce concours, qui, pourtant, ne concerne que très peu de personnes dans le monde. Il fallait qu'on sente ce décalage entre le contexte et la réalité de ce concours, où les élèves de Delphine vont tricher.



Source des trois photographies : https://it.wikipedia.org/wiki/Villa_Campolieto





Figures 24 à 29 : la Villa Campolieto, hors du film et dans le film (où elle sert de « Poudlard bis »).

Les spectateurs accompagnent aussi Rodolphe au musée archéologique de Naples (**Fig. 30-37**) – où Delphine l’a envoyé, pour qu’elle puisse mettre en place tranquillement sa triche pour le QCM avec les élèves – et découvrent avec lui une galerie de bustes, diverses sculptures et peintures, et notamment quelques éléments du « cabinet secret » (bien expliqués par l’audioguide intégré à la bande-son)... dont un immense pénis en hauteur, qu’il n’a pas vu avant de demander à un couple de touristes de le prendre en photo et d’envoyer par sms le résultat à Delphine comme « souvenir » de sa visite, sans avoir donc vu que le décor pouvait faire passer un message équivoque...





Figures 30 à 37 : visite guidée du Musée archéologique de Naples pour Rodolphe et les spectateurs, avec « sexto » involontaire final.

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire dans les premières minutes du film en voyant Delphine qui ne fait rien avec ses élèves, ce n'est pas une enseignante « nulle » du point de vue de ses connaissances en latin : on apprend qu'elle a l'agrégation et qu'elle a rédigé une thèse sur ses deux passions, le latin et le théâtre, mais qu'elle est dans le secondaire par défaut, puisque ses projets de thèse ont avorté. Lorsque le groupe est présent en Italie, les spectateurs se rendent compte qu'elle comprend très bien le latin, peut faire des phrases, sait aisément répondre au QCM posé à tous les jeunes concurrents, puisqu'en communiquant à ses élèves les réponses à cocher grâce au système de tricherie élaboré ensemble (**Fig. 38**), elle les fait passer de la dernière place du classement à la deuxième, laissant croire à Rodolphe (laissé dans l'ignorance du stratagème) que c'est sa pédagogie active qui a fait des miracles.



Figure 38 : parodie de film de casse avec l'élaboration du plan par le gang, sous la direction d'Ismaël : voler le sujet, une *Mission impossible* ?

Regardons toutefois d'un peu plus près le « latin de Delphine » (et de Rodolphe) car il soulève quelques difficultés. À leur arrivée en Italie, lorsqu'elle répond à Vittorio Mazzola, chercheur célèbre (dans la fiction), responsable du concours et dragueur accompli, on entend une finale **-salutationam*, là où on attendrait un **-nem* de 3^e déclinaison dans une réplique de Louise Bourgoïn, et plus tard un **-is* au lieu d'un **-i* de génitif singulier de 2^e déclinaison dans la bouche de Xavier Lecaille. Difficile de savoir si ces erreurs grossières de déclinaison sont dans le scénario (volontairement ou involontairement) ou si ce sont des *lapsus linguae* des acteurs sur lesquels il n'était pas possible au consultant d'intervenir *a posteriori*, après tournage, en dépit du texte des répliques qui était sans doute correct dans le scénario. Des éléments plus gênants, car bel et bien écrits à la craie au tableau (**Fig 39-40**), apparaissent en amont dans le seul véritable cours de langue latine sur texte d'auteur que fait le personnage de Delphine lorsqu'elle est encore à Angers. Après l'annonce surprise par la Proviseure qu'ils doivent

participer au concours dans 15 jours, elle fait dès la séance suivante un vrai cours de langue, sur le subjonctif apparemment, en s'appuyant sur un extrait des *Dialogues* de Sénèque (livre IX), où l'on reconnaît le *De tranquillitate animi* (13, 1-2) ; il est par ailleurs assez amusant de constater que, dans sa panique, le scénario lui attribue le choix d'un stoïcien qui écrit *Sur la tranquillité de l'esprit* !

[13, 1] *Hoc secutum puto Democritum ita coepisse : « Qui tranquille uolet uiuere nec priuatim agat multa nec publice », ad superuacua scilicet referentem : nam, si necessaria sunt, et priuatim et publice non tantum multa, sed innumerabilia agenda sunt, ubi uero nullum officium sollemne nos citat, inhibendae actiones.*

[13, 2] *Nam qui multa agit saepe fortunae potestatem sui facit ; quam tutissimum est raro experiri, ceterum semper de illa cogitare et nihil sibi de fide eius promittere : « Nauigabo, nisi si quid inciderit » et : « Praetor fiam, nisi si quid obstiterit » et : « Negotiatio mihi respondebit, nisi si quid interuenerit. »*

« Telle est bien la pensée de Démocrite lorsqu'il débute en ces termes : "Qui voudra vivre l'âme tranquille ne doit avoir beaucoup d'occupations ni d'ordre privé ni d'ordre public." Il s'agit là naturellement des occupations inutiles : car, lorsqu'elles sont nécessaires, nous devons, privées ou publiques, en prendre non seulement beaucoup, mais un nombre illimité ; quand aucun devoir impérieux ne nous requiert, nous devons savoir au contraire réprimer notre activité. Car qui multiplie ses actions donne à tout instant prise à la fortune ; or le plus sûr est de la provoquer le moins possible, mais de penser sans cesse à elle, sans jamais faire fond sur sa constance : "Je voyagerai, si rien ne m'en empêche." "Je serai préteur, si rien ne s'y oppose." "Je réussirai dans cette affaire, si rien ne vient à la traverse." » (trad. René Waltz, CUF, 1927, p. 98).

Sur le tableau, où le texte est recopié et travaillé par des encadrements et soulignements de diverses couleurs (comme nous faisons bien nous-mêmes en classe), on lit « subjonctif » au-dessus de *agit* en 13, 2 (qui est pourtant forcément de l'indicatif présent). Il y a manifestement une confusion avec *agat* en 13, 1 (*agat multa / multa agit*) ; les spectateurs intègrent la leçon *in medias res* donc impossible de savoir ce qui aurait été dit avant mais tout professeur de latin va faire un bond sur son fauteuil de cinéma en voyant *agit* très visiblement entouré et identifié comme un subjonctif présent car, en aucun cas, ce n'est possible. Ensuite, elle interroge les élèves sur l'analyse de *inciderit* qui se trouve dans le discours direct intégré au passage. Les élèves sont incapables de répondre.

DELPHINE.- C'est du subjonctif ! C'est précisément ce que je viens de vous répéter 24 fois en une heure !

ISMAËL.- C'est quoi le subjonctif ?

D'un point de vue pédagogique, on retrouve une situation classique : on s'évertue à faire repérer un point de langue très précis dans le texte, à partir d'indices morphologiques et/ou syntaxiques... mais on se rend compte parfois en fin d'heure qu'en fait ils n'ont rien compris au concept linguistique dès le titre de la leçon (et à la place du subjonctif, on peut mettre le passif, l'attribut du sujet, voire l'attribut du COD si on est joueur, etc.). Du point de vue de la situation didactique impliquée par la fiction, on pourrait considérer que faire une leçon (la première en trois ans ?) sur le mode subjonctif en choisissant un texte avec des systèmes hypothétiques et trois formes homonymes entre indicatif futur antérieur et subjonctif parfait, ce n'est pas l'idéal pour que les élèves comprennent vraiment le subjonctif. Et l'on peut même sérieusement se demander si les trois formes *inciderit*, *obstiterit* et *interuenerit* (en subordonnée hypothétique négative après une principale à l'indicatif futur simple) sont bel et bien des subjonctifs parfaits... ou des futurs antérieurs¹⁶. Difficile de savoir si ce sont des fautes

¹⁶ Pour 90 % des collègues interrogés par le biais d'un petit sondage sur la page Facebook pédagogique d'Arrête ton char (« Entraide dans l'enseignement des langues anciennes »), avec 41 réponses reçues, l'interprétation des formes en *-erit de la protase (postposée car restrictive) se fait sans hésiter en faveur d'un futur antérieur en raison de la présence des trois futurs simples dans l'apodose (*nauigabo*, *fiam*, *respondebit*).

volontairement attribuées au personnage comme un marqueur¹⁷ (le niveau de Delphine, depuis l'agrégation, a forcément périclité à force de passer son temps à faire des achats en ligne au lieu de cours de grammaire...) ou bien si ce sont des erreurs des scénaristes, de la réalisatrice voire du chef décorateur ou d'un assistant.



Figures 39 et 40 : une leçon sur le subjonctif qui pose plusieurs problèmes (évidemment aux élèves, peut-être au professeur de fiction... et au moins aux spectateurs professeurs de latin !).

Même si Rodolphe, profondément naïf et dans un monde très théorique, est celui qui semble le plus connecté au passé, il est celui des deux qui se projette le plus vers l'avenir, dans la mesure où il a encore le feu sacré et croit en une nouvelle pédagogie par l'immersion qui serait plus inclusive : il veut démocratiser le savoir pointu qu'il incarne, en tant que latiniste, par des moyens populaires (les chansons en latin, les voyages, une version en latin du jeu Taboo, les explications sur les lieux antiques visités en latin¹⁸, etc.). Alors qu'il était abattu, il retrouve de l'énergie en prenant spontanément comme *exemplum* un héros antique :

¹⁷ Mais un marqueur d'accès ou d'intérêt limité... On est quand même d'accord sur le fait que le pourcentage de spectateurs qui auraient repéré ces problèmes d'identification de formes verbales est très (très) faible... Donc si c'est volontaire, il nous semble peu efficace, pour une comédie, d'avoir été si subtil.

¹⁸ Réactions des élèves à la première visite en latin de Pompéi :

GABIN.- (s'adressant à Delphine) On est vraiment obligés de faire genre on comprend ce qu'il dit ???
ALBAN.- (très sérieusement) On dirait qu'il parle en elfique.

RODOLPHE.- Est-ce que le général Marcellus a baissé les bras en 212 pendant le siège de Syracuse parce que c'était trop difficile ? Est-ce qu'il a abandonné ses soldats en pleine bataille ? Bien sûr que non¹⁹ ! Il faut se battre parce que tout le monde a le droit de comprendre d'où vient la langue qu'il parle tous les jours. Sinon à quoi on sert, nous ? Merde quoi ! *Merda, merdae*, quoi !

Ce « nous » désigne les passionnés de langues anciennes, profs comme thésards, qui se battent au quotidien, à tous les niveaux de l'enseignement secondaire ou supérieur, pour préserver le latin et le grec. En dix ans de réalité du terrain, Delphine, en revanche, a perdu la foi en son métier, vit juste au présent parce que le passé a brisé la façon dont elle voyait son avenir, comme le révèle l'échange entre les deux, où pour la première fois, Delphine se dévoile sans mentir, afin de reconforter Rodolphe dont les rêves ont été foulés aux pieds par le professeur italien qui a dit tout le mal qu'il pensait de sa thèse. Vittorio Mazzola commence par lui faire surnoisement de nombreux compliments creux et va briser net ensuite avec des mots d'une violence folle ce jeune homme qui a travaillé comme un fou et qui croit à ses idées pédagogiques.

VITTORIO.- Vous imaginez un groupe de musiciens monter sur scène sans avoir jamais répété ?

RODOLPHE.- (*tendant de lui répondre mais se faisant couper la parole*) Non. Mais... Il ne s'agit pas de...

VITTORIO.- Non. Voilà. Ou des écrivains. Des écrivains qui définiraient leur style en s'inspirant de techniques trouvées sur Internet.

RODOLPHE.- Non. Mais...

VITTORIO.- Non. Et pourtant, votre « immersion », comme vous l'appellez, est une triste tentative de faire connaître l'Antiquité à des retraités américains, en vacances, milliardaires, peut-être. Le latin n'est pas fait pour tous. Vous le savez. C'est une matière difficile, réservée à l'élite. Ingrate. Persévérance, travail et acharnement. Voilà les clés du succès. Mais votre style est excellent, impeccable. Vous devriez écrire des romans ! J'ai un titre : *Les Mémoires de Rodolphe*²⁰.

Et il l'humilie jusqu'au bout en le reprenant une dernière fois sur la manière dont il avait prononcé en italien la boisson qu'il avait demandée. La scène s'achève sur le visage désespéré de Rodolphe. Delphine le retrouve ensuite sous la pluie, en train de déchirer feuille après feuille sa thèse (Fig. 41-42).



Figure 41-42 : le désespoir de Rodolphe après les remarques destructrices sur sa thèse.

Il lui explique alors comment « Vittorio Mazzola a détruit [s]a thèse. Il a dit que c'était de la merde ».

DELPHINE.- Est-ce qu'il l'a vraiment lue ?

RODOLPHE.- Mais j'en sais rien ! »

DELPHINE.- Vous pensez qu'en deux jours, il s'est fadé 812 pages, caractère 12. Est-ce qu'il a mentionné un chapitre, ou un passage ?

RODOLPHE.- (*hausse les épaules, mais n'arrive plus à dire un mot*)

Bien sûr que Delphine sait que le grand Ponte italien, responsable du concours et spécialiste mondial de Virgile, devant lequel Rodolphe était en extase à leur arrivée à la villa Campolieto,

¹⁹ Général qui se signala par sa bravoure lors de la deuxième guerre punique (voir Silius Italicus, *Punica*, ou Plutarque qui lui consacre une *Vie*).

²⁰ Nous transcrivons la traduction de l'échange en italien.

n'a pas lu le pavé... puisqu'elle a fait exactement pareil en France lorsque Rodolphe, neveu adoré de sa Provisseure, Christine, lui a posé des questions sur les qualités et les défauts de son travail durant un repas où elle s'est retrouvée en sa présence de manière inattendue²¹. Elle n'avait rien lu et devait s'en sortir par une pirouette donc n'a mentionné elle-même ni chapitre ni passage précis... elle a parlé dans le vide, a brassé du vent... et lui a dit de travailler ses transitions : ça ne mangeait pas de pain et c'était forcément pertinent ! La preuve, Rodolphe avait réagi en disant que la remarque était forcément judicieuse car ça avait toujours été son point faible.

RODOLPHE.- Delphine, vous ne trouvez pas que la deuxième partie du troisième chapitre est un peu touffue quand même... « Apprentissage du latin et socioconstructivisme »²² ?

DELPHINE.- Écoutez... non ! Dans mes souvenirs, c'est très fluide.

RODOLPHE.- Ah ouais, ok !

DELPHINE.- En revanche, faites attention à bien soigner vos transitions : c'est pas toujours très clair. Mais sur le fond, j'ai eu aucun problème.

RODOLPHE.- Je suis faible sur ça. En tout cas, vous êtes d'accord avec ma thèse sur l'apprentissage par immersion linguistique ?

DELPHINE.- Absolument !

RODOLPHE.- C'est pas utopique du tout... euh... le latin comme langue vivante ?? C'est pas... enfin, je veux dire, pédagogiquement parlant ?

DELPHINE.- Moi, c'est tout à fait le genre de chose que j'expérimente avec mes élèves. Pédagogiquement, c'est très solide.

CHRISTINE.- Tu vois ; mon grand ! Il a tout le temps peur qu'on le prenne pas sérieux...

RODOLPHE.- Tatie, arrête... Enfin... ça fait vraiment plaisir d'entendre ça de la part d'une enseignante.

DELPHINE.- Ah ! mais je vous en prie ! C'était un plaisir à lire !

CHRISTINE.- Oh... je suis contente, je suis contente !

RODOLPHE.- Moi aussi !

Mais on voit bien la différence de comportement entre Delphine, manipulatrice certes mais fuyante, qui ne « casse » pas le doctorant comme elle-même a été brisée, et Vittorio, qui va profiter de son pouvoir pour écraser le jeune homme. La suite de l'échange après l'étrillage de Rodolphe est tout aussi intéressant.

²¹ Après avoir réussi à s'en débarrasser au lycée, lui faisant croire qu'elle était professeur d'allemand...

²² Pour des personnes non impliquées dans la recherche, *a fortiori* dans la recherche en langues anciennes, ce passage doit ressembler à une célèbre séquence du film *On connaît la chanson* d'Alain Resnais, quand Agnès Jaoui (Camille) donne le titre de sa thèse sur *Les Chevaliers-paysans de l'an mil au lac de Paladru*, d'abord présentée comme une « thèse sur rien » pour éviter d'en parler, puis évoquée avec son titre correct et intégral pour corriger sa sœur Odile, jouée par Sabine Azéma, qui avait répondu spontanément et fièrement : « C'est *Les chevaliers de l'an Mil du lac des paysans* ». Suit un échange avec le personnage joué par Jean-Pierre Bacri (Nicolas).

CAMILLE.- *Les Chevaliers-paysans de l'an Mil au lac de Paladru.*

NICOLAS.- Au lac de ???...

CAMILLE.- Paladru !!!

NICOLAS.- Mais euh..., excuse-moi, mais..., il y a des gens que..., que ça intéresse, ce ?...

CAMILLE.- Non, personne.

NICOLAS.- Mais pourquoi t'as choisi ce sujet, alors ?

CAMILLE.- Pour faire parler les cons.

NICOLAS.- Tu sais, moi... je te demandais ça... c'est plus une formalité qu'autre chose, hein.

CAMILLE.- C'est bien ce que j'avais compris.

NICOLAS.- Et puis, à part ça, il faut être un peu indulgent avec les cons.

CAMILLE.- J'fais ce que je peux.

(le personnage de Bacri part et les deux sœurs se disputent à propos de la réaction du personnage d'Agnès Jaoui)

CAMILLE.- À chaque fois, c'est pareil ! Ils te demandent *sur quoi, sur quoi*... Tu leur dis... et après, ils ricanent.

Beaucoup de chercheurs (parfois même dès le mémoire de Master) se reconnaissent dans ces deux séquences sur les titres de thèse ou de chapitres improbables pour qui ne connaît rien au sujet !

DELPHINE.- Il l'a pas lue, votre thèse. Il a aucun intérêt à vous aider. Pff... Croyez-moi, je connais bien ce genre de personne... Oubliez son avis. Allez, venez là ! Vous allez prendre froid !

RODOLPHE.- Non.

DELPHINE.- Allez ! Venez ! Je vous paye un verre !

La discussion continue dans le petit restaurant italien et Delphine va alors dévoiler son histoire et les raisons précises de sa désillusion et de son cynisme actuel.

DELPHINE.- Bon... vous arrêtez de faire la tête !

RODOLPHE.- Vous rendez pas compte ! C'est six ans de boulot !

DELPHINE.- Bah si... je me rends compte ! Moi aussi, j'ai fait de la recherche : j'ai même écrit toute une thèse sur *La Réinterprétation des mythes d'Ovide dans le théâtre tragique du XVI^e siècle*.

RODOLPHE.- (*commençant à pouffer de rire*) C'est une blague ?!?!?

DELPHINE.- Pas du tout, non. Je devrais même être maître de conférences. Et puis, vous voyez, je suis prof au lycée. Et le monde ne s'est pas arrêté de tourner !

RODOLPHE.- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous avez pas...

DELPHINE.- Ben, j'aime trop les ados en rut !

RODOLPHE.- (*pouffant de rire*) Non, sérieusement !

DELPHINE.- On m'a volé ma thèse.

RODOLPHE.- On vous a volé votre thèse... sur la réinterprétation... (*il bafouille sur le mot*)

DELPHINE.- La réinterprétation des mythes d'Ovide

RODOLPHE.- Qui... qui va voler... ça vaut cher ?

DELPHINE.- Ouais... ça a eu son petit succès... ça arrive souvent²³. C'est le jeu. À l'époque, j'avais un directeur de thèse que je trouvais hyper investi. Alors je lui ai absolument envoyé tout ce que je faisais et puis j'ai découvert progressivement qu'en fait, il était en train d'écrire un article avec les textes que j'avais envoyés.

RODOLPHE.- Mais... non !?!? Il a repris toute votre thèse ?

DELPHINE.- Ouais.

RODOLPHE.- Vous l'avez... vous l'avez... j'sais pas... vous avez pas porté plainte ? Vous avez pas prévenu l'Académie ?

DELPHINE.- Non... j'étais très amoureuse donc j'ai été très déçue et puis ensuite j'ai pas pu publier derrière. C'était un peu fini pour moi ; je me suis planquée dans un lycée et j'ai attendu que ça se passe.

RODOLPHE.- Bah... C'est super triste ! »

Le parcours de désillusion de Delphine l'amène même à avoir honte de son métier. Au début du film, on voit comment, en soirée, alors qu'elle tombe par hasard sur un ancien camarade de lycée qui faisait l'option théâtre avec elle, la jeune femme finit par mentir.

ANCIEN CAMARADE.- Qu'est-ce que tu deviens ?

DELPHINE.- Je suis prof de latin !

Son interlocuteur rit, prenant cela pour une blague. Elle précise donc :

DELPHINE.- Non, sérieusement ! Je suis prof de lettres classiques à l'Éducation Nationale !

ANCIEN CAMARADE.- (*interloqué*) Non, mais tu déconnes !?!? ... Tu déconnes ??? »

DELPHINE.- (*après un petit temps de réflexion*) Ben... bien sûr que je déconne... Tu m'imagines apprendre tous les jours des déclinaisons à des gamins qui en ont rien à foutre... !?

²³ Heureusement pour les doctorants, pas si souvent que cela, du moins selon notre expérience... mais un article récent du *Monde* (25/01/22) évoque la statistique inquiétante d'un doctorant sur cinq dont le « supérieur » s'attribue officiellement le contenu des travaux. Les deux premiers paragraphes de l'article du journal correspondent à la situation évoquée dans le film : une bonne relation, la confiance qui en découle, l'envoi du contenu inédit, la publication dans une revue de rang un par le directeur et l'impossibilité pour le doctorant de continuer la carrière prévue sans sembler paradoxalement plagier son directeur. Y est simplement ajouté un élément dont le scénario aurait pu se passer : une relation intime entre Delphine et son directeur de thèse (mais cela appuie bien sûr le côté « comédie romantique », avec le fait que la jeune fille a eu en même temps qu'une désillusion professionnelle une désillusion amoureuse, l'amenant à multiplier aussi, pour éviter tout engagement et déception ultérieure, les relations sans lendemain. Dans l'article, on voit employée la même expression que celle de Delphine dans la suite de la citation : « [...] beaucoup dans son laboratoire lui ont fait comprendre que cela faisait partie du jeu. »

ANCIEN CAMARADE.- (*riant franchement*) Ah l'enfer... l'enfer !
DELPHINE.- L'enfer...

On retrouve cette idée un peu plus tard, à Pompéi, avec un échange autour des progrès de ces cinq élèves de Terminale depuis la Seconde. Juste avant cela, Delphine a offert aux spectateurs et aux autres personnages une autre facette d'elle-même : celle d'une passionnée de théâtre, capable de réciter des passages de *Vénus et Adonis* de William Shakespeare (dans leur traduction de 1872 par François-Victor Hugo). Et c'est la contemplation d'une fresque antique qui l'a reconnectée à son amour de la culture antique et de la littérature, la poussant spontanément à faire vivre le texte pour l'un de ses élèves en le déclamant à voix haute avec émotion. Delphine s'est en effet éloignée du groupe et se retrouve un moment seule dans les ruines, jusqu'au moment où Alban la rejoint. On sent qu'elle se reconnecte un peu à ce qui la passionnait avant en contemplant la fresque.

ALBAN.- C'est quoi... comme peinture ?

DELPHINE.- C'est une fresque. Ça représente la mort d'Adonis. (*montrant chacun des personnages du bras*) Là, tu vois, c'est Vénus qui soutient son amant. Il vient d'être tué par Mars, le dieu de la guerre.

ALBAN.- Vous êtes sûr qu'il est mort ? Parce qu'il a les yeux grand ouverts, là.

DELPHINE.- (*se tournant alors vers Alban et commençant à déclamer*) Elle regarde ses lèvres, elles sont pâles ; elle lui prend les mains, elles sont froides. Elle soulève les paupières qui lui couvrent les yeux. Hélas ! Deux lampes éteintes y sont enfouies dans les ténèbres. Tyran horrible, affreux, maigre, décharné ! Ver de la terre, que prétends-tu donc ? Étouffer la beauté ! Les destins te maudiront : ils te commandaient de faucher une mauvaise herbe et tu arraches une fleur !

La citation de Delphine est en réalité constituée de la collation de trois passages non contigus dont voici le texte intégral :

Elle regarde ses lèvres, elles sont pâles ; elle lui prend les mains, elles sont froides ; elle murmure un récit plaintif à ses oreilles, comme si elles entendaient ses douloureuses paroles ; elle soulève les paupières qui lui couvrent les yeux ; las ! deux lampes éteintes y sont enfouies dans les ténèbres. (CLXXXVIII)

Tyran horrible, affreux, maigre et décharné, odieux divorce des amours (c'est ainsi qu'elle apostrophe la Mort), spectre au grincement sinistre, ver de la terre, que prétends-tu donc ? Étouffer la beauté ! éteindre le souffle de cet être dont la beauté prête à la rose son éclat, dont le souffle prête son parfum à la violette ! (CLVI)

Si seulement tu avais crié gare ! alors il aurait élevé la voix, et, en l'entendant, tu n'aurais pas pu user de ton pouvoir. Les destins te maudiront pour ce coup-là ; ils te commandaient de faucher une mauvaise herbe, tu arraches une fleur ! C'est la flèche d'or de l'amour, et non le dard d'ébène de la mort, qui aurait dû le frapper à outrance. (CLVIII)

Le reste du groupe arrive alors discrètement et assiste à la récitation du passage. Tout le monde est stupéfait et passionné par la déclamation de Delphine. Ils écoutent en silence, subjugués (alors qu'ils n'écoutent généralement rien à ce qu'elle raconte en classe). À la fin de la tirade, on voit même Gabin applaudir spontanément, tant il est enthousiaste (**Fig. 43-45**).



Figures 43 à 45 : Delphine déclame du Shakespeare dans les ruines de Pompéi devant la fresque d'Adonis blessé.

Mais cela reste des ados... Donc dès la scène suivante, on voit Stéphanie faire l'imbécile en mimant un baiser avec un habitant de Pompéi statufié, pour le plus grand amusement de Gabin et d'Alban qui prennent des photos de la scène, aucun ne voyant cela comme un outrage moral à une personne qui a subi une mort atroce presque deux millénaires plus tôt (**Fig. 46**).



Figure 46 : un baiser non consenti.

La scène contient aussi bien un côté négatif que positif. Elle montre à la fois comment, pour un professeur qui encadre un voyage scolaire, il faudrait avoir tous les élèves à l'œil constamment pour éviter des dérapages, mais aussi comment la cohésion du petit groupe de latinistes a pu se construire graduellement durant le voyage, alors qu'elle n'existait pas

préalablement à Angers. Pendant ce temps, les adultes discutent un peu plus loin car Rodolphe reste encore ébahi par la scène précédente avec Delphine.

RODOLPHE.- Ça vous arrive souvent de déclamer du Shakespeare comme ça ?

DELPHINE.- Bah, écoutez, j'adore le théâtre. Et puis moi aussi, au départ, j'étais comme vous, très motivée, investie.

RODOLPHE.- (*rit*) Et maintenant ?

DELPHINE.- Je suis lucide. Vous voyez, ceux-là, je les ai depuis la seconde : ils sont arrivés, c'étaient des pages blanches ; et ce qui est extraordinaire, c'est que trois ans plus tard, c'est toujours des pages blanches... On a beau tout faire, il y a rien qui s'imprime.

Émilie Noblet a emprunté cette formule, comme on l'apprend dans les bonus du DVD, à un collègue rencontré lors de son observation de classes au Blanc-Mesnil. Mais le collègue avait dit les choses de manière légèrement différente et la fin de sa remarque était bien moins déprimante que la vision que le personnage de Delphine a encore, à ce moment-là, de ses élèves (« Ces étudiants, quand j'ai commencé, c'était des pages blanches et puis trois ans après, c'est toujours des pages blanches ! Mais j'aime mon métier. »).

Plus le film avance, plus Rodolphe et Delphine vont s'affronter sur la question de ce que c'est qu'enseigner. Mais si Delphine change à la fin, ce n'est pas « grâce à Rodolphe » : les scénaristes sont très claires sur le fait qu'il ne s'agit sûrement pas d'interpréter cela comme une intervention du preux chevalier sans qui la jeune fille ne serait rien. C'est un ensemble d'éléments qui l'amène à voir les choses autrement : certes l'enthousiasme de Rodolphe aura sa part mais le dépaysement du voyage et l'implication des élèves, sortis de leur milieu habituel, sont fondamentaux.

RODOLPHE.- Delphine, enseigner c'est pas remplir un vase, d'accord ! C'est allumer un putain de feu : c'est ça la philosophie de l'immersion, vous comprenez ?

DELPHINE.- Oui ! Et, grâce à vous, on peut créer l'étincelle, on peut peut-être même remonter la pente. En tout cas, moi, j'ai à nouveau envie d'y croire.

On notera que le film exploite cette formule de Rodolphe jusqu'à la toute fin car s'inscrivent à l'écran quelques mots extraits d'une autre chanson écrite par Jean-Jacques Goldman (après « Pour que tu m'aimes encore », si importante durant toute l'histoire) et cette fois chantée par Johnny Hallyday, comme une métaphore de ce qu'est aussi bien l'enseignement que l'amour : « on fait bien des grands feux en frottant des cailloux », une phrase tirée de « Je te promets ».

Lorsque Rodolphe découvre que Delphine non seulement a triché, lui a menti, l'a manipulé à plusieurs reprises mais surtout a entraîné ses élèves dans la combine, une dispute violente éclate entre les deux, conduisant Rodolphe, bien décidé à retourner en France, à quitter le théâtre où ils répétaient avant l'ultime étape de la *recitatio* en s'efforçant d'associer des gestes aux mots d'Ovide, pour mieux les mémoriser (**Fig. 47**).



Figure 47 : mémorisation du texte antique par les gestes.

Et pour la première fois, la carapace de Delphine se fissure, elle est réellement déstabilisée, notamment parce que la scène se déroule sous les yeux de ses propres élèves.

RODOLPHE.- On va continuer à faire les cons longtemps, comme ça ? Vous êtes en train de tricher ! ça vous fait rire ?!?

DELPHINE.- Non, ça me fait pas rire mais c'est pas bien grave.

RODOLPHE.- (*criant et en colère*) C'est pas très grave pour vous. Y a rien de grave pour vous, en fait, hein. Qu'est-ce qui compte pour vous en fait ? Y a quoi de... c'est quoi votre limite ? Vous mentez à tout le monde. Y a un moment où vous êtes sincère ? Est-ce qu'il y a un moment où vous êtes sincère ? En fait, tout ce qui compte pour vous, c'est de garder votre petit confort de fonctionnaires, d'aller forniquer avec le bellâtre italien-là, qui raconte que des conneries²⁴...

DELPHINE.- Me manquez pas de respect devant les élèves, s'il vous plaît...

RODOLPHE.- (*criant et en colère*) Les élèves ? Mais vous parlez d'eux comme des cas désespérés ! Mais, en fait, c'est vous qui les enfoncez en les forçant à tricher là... C'est minable de faire ça, Delphine ! C'est minable ! Vous êtes une menteuse !

DELPHINE.- (*criant de plus en plus fort*) C'est quand même pas de ma faute, Rodolphe, si vous êtes assez naïf pour penser que des gamins de seize ans vont chanter du CÉLINE DION EN LATIN. TOUT LE MONDE S'EN FOUT DU LATIN. DANS QUEL MONDE VOUS VIVEZ ?! ON N'EN A RIEN À FOUTRE DE VOTRE THÈSE. PERSONNE L'A LUE, VOTRE THÈSE ! VOUS ÊTES DANS UN DÉLIRE, VOUS ÊTES TOUT SEUL !

RODOLPHE.- Ça va, c'est bon, merci... Eh, les enfants, on se reverra peut-être pas... Désolé, moi je vais rentrer en France mais laissez personne vous faire croire que vous valez rien, d'accord ? Et abandonnez pas. »

Mais le film est une comédie. Alors comment se met en place la *happy end* ? Elle ne reposera pas sur le couple lui-même mais sur les élèves, certes en partie parce qu'ils se mêlent joyeusement de la vie sentimentale de leur professeur :

ILONA.- Non mais c'est pas l'option latin qu'il faut sauver, Madame, là c'est vous !

GABIN.- Votre vie sentimentale, c'est vraiment la misère... elle est pas belle ! »

mais surtout parce que Delphine prend conscience qu'ils peuvent changer, qu'ils ont changé, qu'ils ne sont pas destinés à rester des pages désespérément blanches, qu'ils peuvent s'approprier en autonomie et en groupe des connaissances précédemment abordées et continuer à bâtir une réflexion. Cette prise de conscience se fait lorsque Delphine surprend une conversation des élèves dans les loges, alors qu'ils s'apprêtent à concourir pour la dernière épreuve. Elle leur avait précédemment parlé de Méduse, juste avant le banquet déguisé

²⁴ À savoir que le latin ne peut/doit être réservé qu'à une élite.

(Fig. 48-51), lorsqu'ils regardaient quel costume choisir et que Gabin avait découvert une sorte de serre-tête avec des serpents permettant à son porteur de se transformer en Gorgone²⁵.



Figures 48 à 51 : le banquet costumé.

Delphine avait alors improvisé un petit cours de mythologie en leur présentant les deux facettes du personnage (tragédie, féminisme), suscitant l'intérêt de tous. À la fin du film, alors que les gamins se préparent pour leur passage, Delphine surprend une conversation qui démarre par l'indication du refus par les entreprises de cosmétique (qui envoient des échantillons à Gabin « l'influenceur » pour qu'il les teste et en vante les mérites sur les réseaux sociaux) de le soutenir dans son idée de « *Meduse make-up* ». Et les cinq élèves réagissent à tour de rôle.

GABIN.- (*lisant le message reçu*) [...] Le personnage de la Méduse est un symbole (*butant sur le mot*) dis-rup-tif qui ne correspond pas aux standards de notre marque.

ISMAËL.- Disruptif ?

STÉPHANIE.- De toute façon, ça existe même pas, ce mot. Je suis sûre ça a même pas de racine latine. [...]

GABIN.- Je vais surtout lui dire que la Méduse c'est un putain de symbole féministe ! Alors, qu'il ferme bien sa grosse bouche ! Je vais lui dire ça direct, hein attends !

ILONA.- En fait, ça vient de là quand on dit qu'on est médusé.

ALBAN.- Ça veut dire quoi « médusé » ?

STÉPHANIE.- Genre c'est quand t'es tellement choqué que tu peux plus bouger, tu vois.

ILONA.- Parce que la Méduse, quand elle pétrifie les gens... ça vient de là, non ?

ISMAËL.- (*réfléchissant*) Méduse, médusé. Madame vous en pensez quoi ?

DELPHINE.- Je crois vraiment que je dois des excuses à Rodolphe.

Elle décide alors de les laisser gérer seuls en leur souhaitant « merde, *merda, merdae* » (reprenant alors l'expression précédente d'un Rodolphe aussi combatif que Marcellus) parce qu'elle leur fait confiance pour sauver l'option latin et qu'ils vont « tout déchirer ». Il ne s'agit pas à ce moment précis pour elle de les abandonner pour privilégier le sauvetage d'une possible relation avec Rodolphe : il s'agit de s'effacer car ils n'ont tout simplement plus besoin d'elle et ce sont eux seuls qui incarnent la force qui peut sauver le cours puisqu'une certaine forme de transmission a eu lieu. Comme dans toute bonne comédie romantique, elle prend un taxi pour rejoindre l'homme qu'elle aime. Sauf qu'avant que le véhicule ne démarre, tous les gamins, sauf Ismaël, se sont introduits dans le taxi (il leur faut bien être à quatre pour avoir une chance de sauver la vie sentimentale de leur prof !). La déclaration d'amour de Delphine à Rodolphe

²⁵ C'est à ce moment-là que Rodolphe arrive, déguisé en Bacchus, comme sur l'affiche. Il se change ensuite pour revêtir une panoplie militaire, pensant faire ainsi meilleure impression à Delphine et concurrence à Vittorio.

prend une forme pour le moins originale : elle est la reconnaissance que la bataille pédagogique de Rodolphe n'est pas vaine.

DELPHINE.- Vous avez raison ! Oui, on peut intéresser des ados à une langue morte, c'est possible ! Et vous n'êtes pas du tout à côté de la plaque avec votre immersion linguistique ! Faut continuer, c'est super, le latin pour tous !

Mais il n'est pas convaincu : elle lui a tellement menti qu'il ne peut plus lui faire confiance. Donc ce n'est pas l'aveu d'amour qui sauve leur début d'histoire, ce n'est pas suffisant car en eux-mêmes, ces mots ressemblent à tous ceux qu'elle a pu dire lorsqu'elle le manipulait. Ce qui décide Rodolphe à descendre du train, ce qui est la preuve qu'il ne délire pas totalement avec sa thèse, c'est lorsque Stéphanie, qui lui avait avoué à Pompéi qu'elle avait écouté les morceaux en latin de son groupe et qu'elle les aimait beaucoup, va se mettre à chanter sur le quai de la gare « *Vt adhuc me ames* », en enchaînant les phrases en latin par cœur, parce qu'elle a été séduite par « le miel blond et sucré » présent sur les bords de la coupe de la « répugnante absinthe », pour reprendre un célèbre passage du tout début du livre IV de Lucrèce, où il explique pourquoi il a choisi d'écrire son traité philosophique en vers.

Quant aux spectateurs, par le biais d'un montage alterné, ils découvrent que même Ismaël va être sauvé par la chanson de Céline Dion, alors que le public risquait de découvrir qu'il était en train de le gruger. En effet, ce roi de la triche, redoublant professionnel, cancre éternel et cas désespéré du cours, va assurer à lui tout seul (quand les autres groupes sont au complet sur scène) la *recitatio*, épreuve la plus prestigieuse, en partie en trichant, en partie en improvisant, mais dans tous les cas en réussissant à galvaniser le public parce qu'il assure une lecture slamée d'Ovide sans se laisser démonter par l'incident technique qui touche son outil de triche avec sa batterie qui s'épuise avant lui (Fig. 52-54). À la fin du film, ce sont en effet des passages de l'*Art d'aimer* (livre I) qui sont lus et récités et permettent au groupe d'adolescents français de remporter le concours et de sauver l'option latin de leur lycée. Ismaël ne peut plus lire le texte retenu pour la *recitatio* (indiqué peu avant à tous les concurrents mais qu'ils avaient réussi à se procurer la veille...). Il l'avait chargé sur son téléphone, dissimulé derrière le pupitre, mais la batterie est vidée. Il ne se démonte pas pour autant et a la bonne idée de rattacher au traité d'Ovide la phrase idéale qui donne son titre à la chanson de Céline Dion « Pour que tu m'aimes encore » qui, sous sa traduction latine, ponctue le film et qui, dans l'intrigue, a été traduite et chantée par Rodolphe et son groupe. Il tisse donc sans sourciller un « *Vt adhuc me ames* » après le mot *sermo* au vers 467 :

Quis, nisi mentis inops, tenerae declamat amicae ?

Saepe ualens odii littera causa fuit.

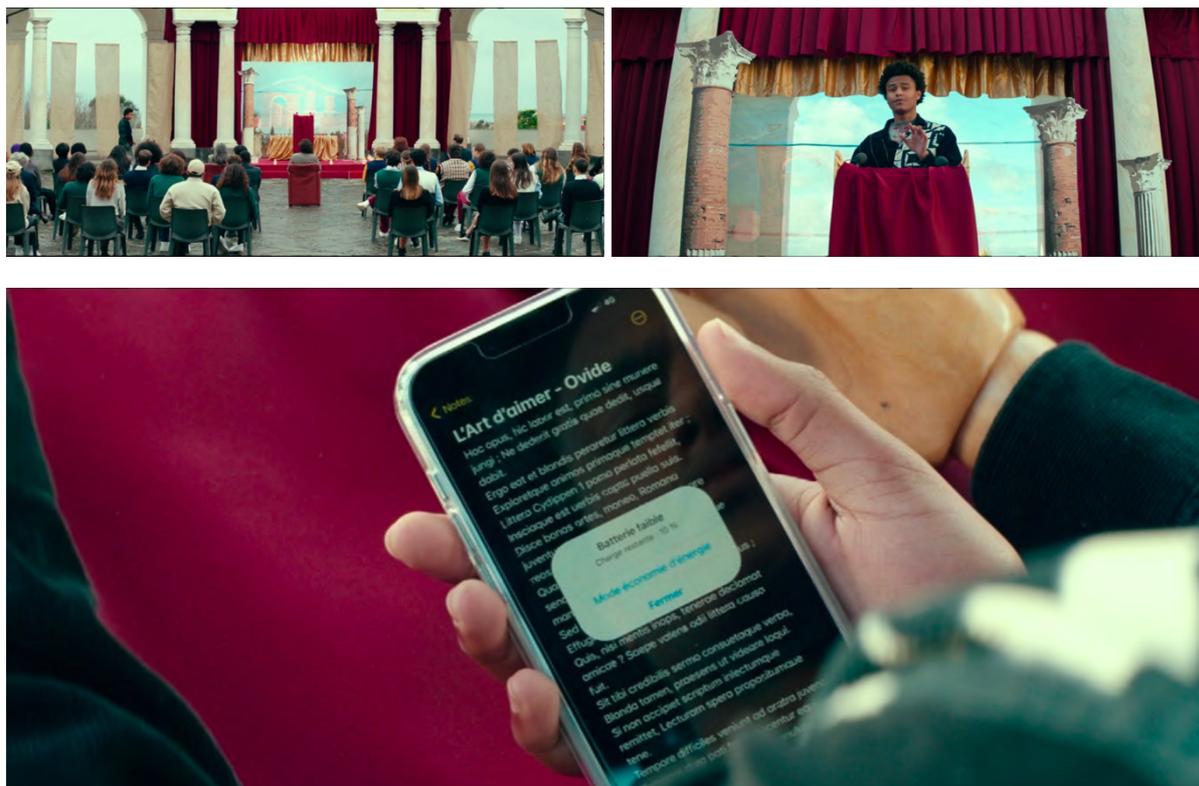
Sit tibi credibilis sermo ~~eonsuetaque uerba,~~

— Blanda tamen, praesens ut uideare loqui²⁶.

→ *ut adhuc me ames !*

Tous les examinateurs (et même le professeur italien Vittorio Mazzola, qui ne jure que par une vision élitiste du latin) et l'ensemble des concurrents en délire l'applaudissent ! Il leur crie alors ce qui est la devise de l'enseignement de Rodolphe : « Latin pour tous ! On est là ou pas ? ! » Tous les autres concurrents de crier alors en chœur aussi : « LA-TIN POUR TOUS ! LA-TIN POUR TOUS ! »

²⁶ « Peut-on, à moins d'avoir perdu l'esprit, adresser toute une déclaration à sa tendre amie ? Souvent une lettre a puissamment contribué à en faire détester l'auteur. Que ton style soit naturel, tes mots usuels, mais tendres, si bien que l'on croie t'entendre parler. » (Trad. Henry Bornecque, CUF, 1994, p. 19-20).



Figures 52-54 : le moment de gloire d'Ismaël, tricheur de génie slamant Ovide et sauveur de l'option latin

En conclusion, je conseille vivement ce film mais il faut accepter le parti pris de la comédie, avec des traits qui sont grossis et ne correspondent parfois pas totalement à notre réalité de professeurs de langues anciennes (ce n'est pas un documentaire...). Il faut accepter aussi de prendre de la distance, le temps du film, sur des situations qui nous sont trop souvent douloureuses (le combat pour la sauvegarde du grec et du latin, qui demande tant d'énergie et qui peut être source de désillusions voire d'épuisement et de désespoir, aussi bien face aux élèves que face à leurs parents, à l'administration, aux collègues d'autres disciplines, voire à nos familles, nos amis, le « grand public » qui ne comprend rien à ce que l'on fait mais qui juge quand même...). Un tel sujet aurait pu être traité comme une tragédie mais il l'a été par le filtre de la comédie. Et je considère qu'il vaut mieux rire durant ce film, en se reconnaissant un peu (ou beaucoup) dans le thésard angoissé qui refile sa thèse à lire à tout le monde, en retrouvant nos élèves qui vont murmurer ou hurler « Ablatif absolu ! » (ou « Relatif de liaison ! ») quand on les sollicite pour expliquer une forme, en gardant espoir devant ces élèves qui sont des pages sur lesquelles on écrit ensemble.

Et sur les routes de Sicile au mois de mai, avec les étudiants latinistes palois (et à leur demande car nous avons travaillé la chanson en classe au moment où nous étions allés au cinéma voir le film), nous avons chanté en chœur « *Vt adhuc me ames* » dans le bus.

Julie Gallego
Université de Pau et des Pays de l'Adour
Laboratoire ALTER

ANNEXE

Sortie pédagogique avec des étudiants de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour pour aller voir *Bis repetita* au cinéma en mars 2024. Quelques retours.

Étudiant 1 (Master recherche 2)

Dans le cadre du cours sur la figure de César²⁷, aller voir ce film permet de présenter d'une autre manière le personnage, complètement tourné en dérision.

Ce film fait aussi écho à la méthode audio-orale de Claude Fiévet par laquelle on a appris le latin. La présentation de la thèse du personnage de Rodolphe et la tentative de mise en place d'une technique d'apprentissage immersive, par l'oral, montrent une nouvelle manière d'apprendre le latin.

Par ailleurs, traduire des chansons connues et les insérer de manière comique dans le film est une manière de rendre le latin plus attrayant et de rigoler autour de certains clichés de la matière.

Quelques passages soulignent aussi la difficulté de maintenir les cours de langues anciennes au sein des établissements scolaires et ainsi de rappeler l'importance de perpétuer leur enseignement (dans le cadre de projets scolaires notamment, ce qui constitue une large partie de l'intrigue). Des discussions entre les élèves montrent bien l'intérêt et les réflexions autour des racines latines et des traces retrouvées dans la langue française (autour de Méduse, être médusé, etc.)

Étudiant 2 (Master recherche 1)

N'étant pas moi-même latiniste, j'ai trouvé le projet d'un film basé autour de l'enseignement du latin particulièrement intéressant. Que ce soit dans son projet de revaloriser une culture qui peut parfois paraître opaque pour un non-initié ou plus simplement dans sa manière de montrer les difficultés humaines et administratives liées à l'option, le film m'a semblé pertinent et bien construit. J'ai pu l'apprécier malgré mes lacunes, même si je pense avoir raté bon nombre de références, et je le vois bien s'inscrire dans une continuité pédagogique dans les classes de collège et lycée !

Étudiant 3 (Master MEEF, 2^e année, avec expérience d'enseignement en tant qu'AED pré-pro)

A priori, le synopsis du film *Bis repetita* est absolument un *topos* de la comédie. Proposons-en un résumé très succinct : il s'agit d'un personnage qui effectue un travail ayant perdu le goût de le faire, puis il se retrouve malgré lui dans une aventure rocambolesque aux côtés d'un personnage candide qui parviendra à redonner l'envie au premier d'exercer son métier avec passion. Le tout est évidemment augmenté d'une romance et de multiples badineries.

Si l'histoire décrite précédemment semble être dépourvue d'une identité propre et originale, c'est bien à cause du caractère elliptique de l'exercice même de produire un résumé. En outre, il est inhérent au genre comique de proposer des récits au synopsis banal, avec des personnages stéréotypés, et ce depuis l'Antiquité gréco-romaine. Et pourtant, les lecteurs des œuvres de Plaute et de ses réécritures n'existent pas en nombre avare : c'est autant l'histoire contée que la manière dont elle est racontée qui crée son intérêt. *Topos* n'est alors pas nécessairement synonyme de redondance insipide.

Toutefois, dès lors que l'on creuse à peine plus profondément dans l'intrigue de *Bis repetita*, l'on s'achemine vers ce qui constitue le caractère insolite du récit de ce film : il est question d'enseigner le latin. Le genre comique permet de proposer deux personnages antinomiques quant à l'enseignement du latin dans le secondaire et, si leurs qualités et défauts sont poussés à leur paroxysme (car c'est bien là le propre des caractères de personnages d'une comédie), ces personnages sont bien représentatifs d'une réalité et de plusieurs questionnements : comment inciter des adolescents à choisir l'apprentissage de langues anciennes et comment maintenir leur intérêt en cours ? Comment rester passionné par l'enseignement de sa matière en tant que professeur ?

Ce film souligne bien la différence entre être un bon chercheur et être un bon professeur. En effet, de nos jours, il n'a jamais été aussi simple d'avoir accès aux connaissances humaines grâce à Internet : d'un simple clic, il est possible de savoir la date à laquelle Christophe Colomb a découvert l'Amérique, de constater quel est l'accusatif singulier du nom féminin *rosa*, *rosae*, et de découvrir qu'Ésope ainsi que Phèdre sont des sources d'inspiration de La Fontaine. Et pourtant, les cours de didactique qui sont dispensés aux étudiants de MEEF tendent à démontrer qu'il faut s'affranchir de donner des cours

²⁷ C'est le professeur italien qui se déguise en César pour tenter de séduire Delphine.

magistraux aux élèves du secondaire : aux leçons déjà rédigées et prêtes à l'emploi se substitue une démarche réflexive qui amène les élèves à rechercher ce savoir. La mission de l'École n'est pas de prodiguer un *savoir-éclair*, mais elle est bien de partager un goût pour l'apprentissage du savoir. Le personnage de Rodolphe souligne bien cette ambition : il propose une approche pédagogique innovante (qui se rapproche d'ailleurs de la méthode Fievet enseignée à l'UPPA) où le latin n'est pas considéré comme une langue morte et poussiéreuse. Choisir l'option latin, ce n'est pas simplement apprendre la grammaire latine, c'est apprendre une langue qui peut encore être parlée, une culture, l'origine de notre langue, et c'est aussi accroître sa curiosité, sa capacité de réflexion et sa capacité à établir des liens entre différents mots.

En outre, il nous est montré qu'établir un projet (dans le film, participer aux *Ludi Latini*) permet de créer une réelle cohésion de groupe : nous constatons bien l'évolution des relations entre les élèves. Réussir à instaurer une dynamique dans une classe est important pour tous les professeurs, mais cela l'est d'autant plus pour des cours d'option dont nous savons que les heures sont bien souvent placées à des créneaux peu enviables (dernière heure de la journée, pendant la pause méridienne). Aux piques lancés entre les élèves au début du film se substitue un climat bienveillant : l'École doit également transmettre le vivre-ensemble, aider chaque individu à se construire, notamment en tant que futur citoyen.

Parallèlement, il nous est opposé deux visions des latinistes : Vittorio estime que l'étude du latin est réservée à une caste réduite, à une élite, tandis que Rodolphe prône le latin pour tous. Ces deux courants de pensées existent bel et bien et le film nous invite à raisonner comme Rodolphe. Je pense qu'il est important, en tant que professeur, de rappeler que l'apprentissage du latin (ou du grec ancien) n'est pas réservé aux élèves ayant les meilleurs résultats : il n'y a que la volonté d'apprendre qui peut être déterminante, et non pas des notes obtenues ou une origine sociale.

Delphine, la professeure de latin, s'est fait voler sa thèse par son directeur et c'est cet événement qui a fait naître la désinvolture de ce personnage : la même histoire aurait pu être racontée sous un prisme tragique. Et pourtant, avoir choisi de proposer une comédie au lieu d'une tragédie, c'est choisir l'espoir de pouvoir être un professeur épanoui dans la transmission de sa passion. C'est choisir l'espoir quant au maintien de l'option des langues anciennes dans l'enseignement secondaire.

Étudiant 4 (Master MEEF, 1^{re} année)

Je ne pense pas pouvoir dire que j'ai aimé le film mais j'ai quand même passé un bon moment. De nombreux thèmes intéressants y sont abordés (le désintérêt des élèves pour le latin, la manière d'enseigner le latin, la notion d'élitisme que l'on trouve souvent liée aux langues anciennes, etc) mais je trouve que le développement de ceux-ci est délaissé pour plutôt laisser place à un humour qui est, selon moi, assez lourd par moments. Bien souvent j'ai trouvé que le film reposait sur la caricature mais à aucun moment cela n'est dépassé et au final, le film reste lui-même, d'un point de vue scénaristique, très cliché... c'est dommage. Je pense toutefois qu'il y a un peu d'intérêt à le visionner, surtout lorsque l'on est en master MEEF et destiné à devenir enseignant. Il fait partie de ces films que je ne serais pas allée voir de moi-même et, même si c'est un raté pour moi cette fois-ci, cela aurait pu être une belle découverte. Je suis donc quand même contente d'être venue, merci !

Étudiant 5 (Master MEEF, 1^{re} année)

Je n'ai pas spécialement aimé le film (ce n'est pas trop mon genre de comédie) mais j'ai apprécié quand même de le voir. C'est super d'avoir un film qui promeut l'étude des langues anciennes et en plus avec l'important message qu'elles sont accessibles à tous et pas à une élite. Le fait qu'il y ait des chansons en latin et juste que des personnages parlent en latin illustre bien ce message et donne envie de se remettre dans son étude du latin. J'ai trouvé intéressant aussi que le film aborde le problème des chercheurs avec leurs thèses, qu'on ne lit pas ou qu'on vole. La perte d'envie d'enseigner de la professeure ainsi que le fait qu'elle ne croit plus en ses élèves sont aussi intéressants, puisque ça peut arriver à n'importe quel prof et en tant que future enseignante, c'est bien d'avoir un rappel de ne pas sous-estimer les élèves. La réflexion sur la méthode d'enseignement du latin abordée permet aussi en tant que future enseignante de réfléchir sur quelles méthodes essayer.

Enseignante de grec

Le film *Bis repetita* est une comédie agréable à regarder ; elle pose certaines questions liées spécifiquement au métier d'enseignant en langues anciennes : quelles exigences avoir auprès des élèves actuels ? Doit-on renoncer à l'enseignement de la grammaire au profit d'une approche démagogique et superficielle ? Comment faire aimer l'étude de la langue ? Le latin vivant est-il une solution ? Ce qui m'a le plus frappée, c'est le discours sur le caractère élitiste de l'apprentissage de cette langue, et j'ai apprécié la réponse du film, à savoir que la langue ancienne est accessible à tous, pourvu qu'on s'y intéresse pour elle-même et pour soi, et non dans une perspective de distinction sociale.

La sortie fut donc très utile pour nous, enseignant, et pour nos étudiants, qui seront amenés à se poser toutes ces questions lorsqu'ils seront devenus eux-mêmes enseignants.